

Pouvez-vous vous présenter brièvement ? Votre nom, votre date de naissance et le lieu où vous avez grandi ?

Je m'appelle Liliane Duton, je suis née le 8 octobre 1933 et je vis à Wiltz depuis mon enfance.

Donnez-nous un petit aperçu de votre situation familiale. Que faisaient vos parents, avez-vous des frères et sœurs ?

Mon père travaillait à la tannerie Ideal, et ma mère était femme au foyer. Nous étions quatre enfants. Nous avons toujours cultivé nos propres légumes dans un grand potager, comme il était de coutume à l'époque.

Quelle place occupiez-vous dans la fratrie ?

J'étais le troisième enfant. L'un avait deux ans de plus que moi, et un autre quatre ans de plus. Le dernier est né 6 ans plus tard.

Vous souvenez-vous des festivités du centenaire de 1939 qui ont donc précédé la guerre, et que pouvez-vous nous raconter à ce sujet ?

Je me rappelle uniquement les nombreuses fanfares présentes ici à Wiltz. Je m'en souviens bien parce que j'avais un oncle qui faisait partie de la fanfare d'Ettelbruck. Je l'aimais tant que je me suis enfuie de la maison pour aller le rejoindre.

Et on vous a sans doute cherchée ?

Oui. Ma mère savait où je me trouvais, elle pouvait se l'imaginer.

Vous venez de nous parler des nombreuses fanfares. Lors de notre entretien préalable, vous nous avez dit que la Grande-Duchesse était également présente ?

Je me souviens qu'une tribune avait été érigée près de l'école des garçons – à l'emplacement actuel du grand monument. C'est là que la Grande-Duchesse était installée.

Faisons un petit bond en avant dans le temps. Le 10 mai 1940, l'armée allemande a envahi le Grand-Duché. Vous souvenez-vous de ce jour ? Comment était l'atmosphère ici à Wiltz ?

Oui, je m'en souviens. Nous sommes allés à l'école, mais il n'y avait pas cours. Nous avons donc joué dans la cour de récréation et avons été renvoyés à la maison à un certain moment. C'est la seule chose dont je me souviens.

C'est à cette date précise qu'a débuté la période de l'occupation. Qu'a-t-elle changé dans votre quotidien ?

Cela a débuté à l'école, où nos enseignants ont été remplacés. Nous avons brusquement eu un instituteur, ce à quoi nous n'étions pas habituées, comme auparavant, c'était toujours les bonnes sœurs qui donnaient les leçons. Avant l'occupation, nous nous levions pour prier à l'école. Dès l'arrivée des Allemands, nous avons été obligées de faire le salut hitlérien. C'en était fini des prières.

Vous m'avez raconté une histoire de l'une de vos camarades de classe ?

En effet. Nous étions obligées d'apprendre par cœur des chants allemands et de les noter. L'un de ces chants comportait un passage « Führer, wir folgen dir » (*Führer, nous te suivons*). Elle avait griffonné en petits caractères « nicht » derrière ce slogan (*nous ne te suivons pas*). Sa famille a été déplacée.

À cause de l'ajout « pas » ?

Oui.

Vous disiez que l'instituteur ne l'aurait même pas remarqué. Cette fille a-t-elle été dénoncée ?

Oui, nous avions dans notre classe la fille d'un « Ortsgruppenleiter ». C'est elle qui l'avait remarqué et l'a dénoncée.

Dans ce contexte, quel souvenir avez-vous de l'atmosphère qui régnait à l'époque ? Les gens avaient-ils peur ? Qu'en était-il de l'humeur générale ? Dans les maisons, à Wiltz ?

Je ne puis que relater la manière dont nous, enfants, avons vécu la situation. À la maison, on nous rappelait en permanence de ne surtout rien colporter. Nos parents parlaient à voix basse pour éviter que nous, les enfants, les entendions, ce qui était inusuel. Nous vivions une époque de grande méfiance. Tout le monde avait peur. On ne pouvait plus se fier à personne. Ce d'autant plus que notre famille était elle aussi visée : un collègue de travail de mon père l'avait accusé d'avoir fait une remarque désobligeante à l'égard des Allemands. C'est la raison pour laquelle nous avons été obligés de quitter le pays. C'est-à-dire que mon père a été le premier à devoir quitter le pays en raison de sa nationalité belge. Par la suite, ma mère a vécu en permanence dans la peur, étant donné que de nombreuses personnes ont été déplacées à l'époque et qu'elle craignait que nous connaissions le même sort. Nous avons également essayé de nous rendre en Belgique. Nos grands-parents s'y trouvaient encore.

Quelle était donc cette remarque de votre père ?

Que les Allemands ne gagneraient pas la guerre.

Et cela a suffi ?

Oui. Et parce qu'il était belge. Je ne sais pas ce qu'il en était des relations entre Belges et Allemands, mais cela a eu pour effet que nous n'avons pas été déplacés. Si nous avions tous été luxembourgeois, nous n'y aurions pas échappé. C'est la raison pour laquelle ma mère avait peur, étant donné qu'elle était luxembourgeoise. Voilà pourquoi nous avons également essayé de nous rendre en Belgique.

Comment était la situation de votre famille, après le départ de votre père en Belgique ?

Au début après son départ, nous allions le dimanche à Schimpach, un village situé à la frontière. Ma mère s'y déplaçait avec nous, les enfants, et mon père quant à lui rejoignait la frontière depuis la Belgique. Nous nous y installions dans un pré pour un goûter en famille. Ma grand-mère préparait du gâteau que mon père nous amenait. Le collègue de travail qui l'avait dénoncé ne savait pas avec certitude si la remarque en question émanait de mon père ou de son frère. Les deux travaillaient au même endroit et ont été obligés de fuir. Nous, les quatre enfants, nous nous rendions donc avec notre tante et ses trois enfants à ce pré. Et nous nous y retrouvions tous installés derrière une haie à manger du gâteau. À l'époque, nous avons fait une photo montrant ma tante et ma mère avec leurs enfants sur les escaliers devant la porte, pour la donner à mon père et à mon oncle.

Vous nous avez dit que votre père travaillait à la tannerie Ideal. Le nom de cette usine en relation avec Wiltz nous rappelle d'office une grève qui y a débuté en 1942. Vous en souvenez-vous ?

Je sais que nous sommes allés à l'école, mais qu'il n'y avait pas cours. Nous devons parcourir la cour de récréation de long en large avec les enseignants. Cela a duré une éternité, je pense toute la matinée. Cela, je m'en souviens parfaitement.

Les jours qui ont suivi, il régnait une grande agitation : des personnes ont été arrêtées, punies et fusillées.

Oui, je crois que quatre instituteurs et un secrétaire de la mairie ont été arrêtés. Quelques jours plus tard, de grandes affiches apposées sur les tilleuls partout dans le village annonçaient qu'ils avaient été fusillés. Cela a été une véritable catastrophe pour Wiltz. Les habitants étaient complètement déstabilisés.

Revenons-en au quotidien, ou plutôt à la façon dont il a changé. Que pouvez-vous nous dire de la situation de l'approvisionnement à l'époque ? Avez-vous des tickets de rationnement pour tout ? Avez-vous les mêmes produits qu'avant la guerre ou certains d'entre eux n'étaient-ils plus disponibles ?

De nombreux produits n'étaient plus disponibles et tout était rationné : le pain, la viande, le beurre... et même les fruits. Ce n'était qu'à Noël que l'on a pu avoir des oranges.

Vous m'avez raconté que vous éleviez des lapins ?

Oui, nous avons beaucoup de lapins. Nous devons aller couper l'herbe en bordure des chemins pour les nourrir, étant donné que nous n'avions pas beaucoup de moyens. De temps à autre, nous vendions un lapin pour nous faire un peu d'argent, mon père ayant dû quitter le pays.

Vous souvenez-vous avoir constaté dans votre quotidien de la résistance, ou alors de la collaboration de la part de gens qui s'étaient ralliés aux Allemands ?

Oui, je me souviens de personnes qui ont pris le parti des Allemands. Elles se faisaient nettement remarquer. Nos instituteurs ont tous été virés, ils ont été fusillés. Ils ont été remplacés par des instituteurs allemands. Les nombreuses bonnes sœurs qui nous donnaient cours ont également dû partir. La mairie était entièrement occupée par des Allemands.

Avez-vous également remarqué des personnes qui ne se sont pas laissées faire ?

Beaucoup de jeunes hommes se sont sauvés lorsqu'ils ont été réquisitionnés pour la guerre. Ils se sont cachés en Belgique et y ont travaillé chez le paysan. Ils étaient très nombreux, je ne sais même plus comment on les appelait, à s'être cachés dans les forêts.

Parlons à présent de la bataille des Ardennes. Pouvez-vous brièvement relater vos souvenirs à ce sujet ?

Je me rappelle que cela devait être un lundi, étant donné que ma mère était occupée à faire la lessive. Vous savez certainement de quoi avait l'air le jour de lessive à l'époque, toute la maison était chamboulée. Soudainement, il y a eu une explosion provoquée par un obus qui avait éclaté aux alentours. Mes parents ont déclaré alors que nous devions partir, que les Allemands allaient revenir. Nous sommes allés avec ma tante et ses enfants à Baschleiden près de Boulaide. Les parents de mon oncle y vivaient. C'est là que nous nous sommes rendus en premier lieu, parce que nous voulions emmener la grand-mère. Mais celle-ci a refusé de nous accompagner. Nous y avons donc logé et avons vu pendant la nuit que les Allemands remontaient depuis la vallée à Baschleiden et qu'ils occupaient à nouveau le pays. Nous sommes donc retournés à Wiltz, où l'offensive n'a pas tardé à commencer. Les Américains ont riposté et nous les entendions tirer les obus. Ils ne devaient pas être fort éloignés. Nous nous sommes bouché les oreilles, sachant parfaitement qu'un obus allait de nouveau éclater à l'un ou l'autre endroit. C'est ainsi que nous avons passé six semaines dans une cave.

Lorsque vous vous êtes rendus pour la première fois à Baschleiden, avez-vous emporté des effets ?

Nous avons une petite charrette sur laquelle nous avons empilé le strict nécessaire. Mais le pire était les morts et les soldats blessés que nous avons vus sur le chemin de retour. À ce moment, il y avait déjà eu de nombreux tirs.

Vous êtes revenus de Baschleiden à Wiltz. Qu'y avez-vous fait pour vous protéger des combats ?

À ce moment, tout était relativement calme, les tirs n'ayant lieu que la nuit. Ils se sont empressés de construire un bunker derrière la maison du voisin. Mais lorsque le feu a été ouvert durant la nuit, le bunker n'était pas encore achevé. La fosse était creusée et était recouverte de gros gourdins, tels que les gens avaient l'habitude d'en posséder à l'époque. Mon père disait toujours qu'aucun éclat ne parviendrait à les traverser, qu'ils les freineraient tous. Durant la première nuit, nous nous sommes assis dans cette boue. De nombreux coups ont été tirés, les dégâts ont été importants. Nous avons passé d'innombrables nuits dans ce bunker. Lorsqu'il y a eu une accalmie, nous avons passé les nuits dans la cave du voisin, construite en béton solide. C'est là que se trouvaient les voisins, leur fille avec son bébé et nous-mêmes, les quatre enfants. Nous avons posé des matelas sur les pommes de terre, le carburant et le bois à brûler, pour y dormir. Nous avons installé un fourneau dans la cave pour y faire du feu.

Quels sont vos souvenirs des tirs nocturnes ? En tant qu'enfant, vous n'avez certainement pas fermé l'œil de la nuit ?

Nous restions tous recroquevillés et à l'écoute. Nous les entendions décharger. Ma mère nous disait alors toujours de nous boucher les oreilles. Nous nous enfoncions donc les doigts dans les oreilles. Lorsque les obus sifflaient, ils éclataient plus loin. Mais lorsqu'ils ne sifflaient pas et éclataient tout de suite, nous savions que c'était tout près de chez nous. Je ne saurais vous dire le nombre de nuits que nous avons passées dans la cave du voisin. Durant la journée, nous pouvions nous rendre dans notre maison. Mais un beau jour, les soldats allemands sont arrivés et nous ont dit que nous devions partir. Nous nous sommes donc rendus à la brasserie Gruber qui abrite actuellement l'auberge de jeunesse. C'est là où tout le monde devait aller. Ils y avaient envoyé pratiquement tous les habitants de Wiltz. Nous y étions couchés dans une grande cave, telle que les brasseries avaient coutume d'en avoir. Nous y avons amené nos matelas et étions obligés d'y rester à partir de ce moment.

Vous et d'autres personnes sortiez de cette grande cave durant la journée. Comment vous êtes-vous approvisionnés ? Que mangiez-vous ? D'où provenait votre eau ?

L'eau ne posait pratiquement pas de problème. La brasserie est au Burrebeerig, où se trouvait jadis un grand lavoir. L'eau y coulait en permanence, même à des températures en dessous de zéro. Nous pouvions y puiser de l'eau, ce dont mon frère était chargé, étant donné que nous vivions sur les hauteurs et qu'un sentier y descendait. Un jour, il a voulu aller nous chercher deux seaux d'eau. Au moment où il allait atteindre la maison, un obus a éclaté. Il y avait à l'époque des obus qui éclataient dans les airs. On ne les voyait pas ni ne les entendait, jusqu'à ce que des éclats jaillissent partout à partir d'une grande tache noire. Un tel éclat a touché l'un de ses seaux. Nous avons égrené tout un chapelet, car il aurait tout aussi bien pu l'atteindre personnellement. Il y avait à Wiltz un boulanger près de l'église. Il préparait du pain pour les personnes logées un peu partout dans les caves. Nous avons reçu beaucoup de pain de sa boulangerie. Lorsque les Allemands étaient presque tous partis, trois d'entre eux se sont installés chez nous dans la cave. Nous leur avons fait place devant à l'entrée afin que les autres gens puissent loger plus à l'arrière de la cave. Ils avaient appuyé leurs fusils simplement contre le mur à côté de la porte. Lorsque les soldats dormaient durant la nuit, deux hommes, mon père et un autre, leur ont enlevé leurs fusils. À mon avis, ils les ont laissés faire volontairement. Ils s'étaient plus ou moins rendus. Car au moment même où les soldats américains ont pénétré plus tard dans la cave, ils se sont directement levés et ont levé les mains.

**À quoi ressemblait Wiltz après les quatre semaines de la bataille des Ardennes, comment y vivait-on ?
Et votre maison, dans quel état était-elle ?**

Il y avait beaucoup de dégâts. Le toit de notre maison était plein de trous. C'était le cas pour la plupart des maisons. Les façades présentaient de nombreux points d'impact provenant des éclats d'obus, et les toits étaient détruits.

Quels sont vos souvenirs de l'époque de la reconstruction ? Celle-ci a certainement pris un certain temps, mais les travaux se faisaient partout.

Tout le monde a dû mettre la main à la pâte, chacun devait se débrouiller tout seul. Nous l'avons fait dans la mesure de nos moyens avec les outils et les matériaux que nous possédions. On réparait les maisons de tout côté, mais le tout s'est étendu sur une très longue période.

Vous souvenez-vous de l'ambiance qui régnait à ce moment-là à Wiltz ? Les habitants se sont-ils aidés mutuellement ? Étaient-ils solidaires ou chacun n'était-il occupé qu'avec soi-même ?

Pour autant que je me souviens, tous étaient occupés à reconstruire leur propre maison. Nous ne bénéficions d'aucune aide externe. Cela a pris fort longtemps jusqu'à ce que de l'aide puisse nous parvenir de l'extérieur.

Quelle a été votre situation personnelle après l'offensive, durant l'après-guerre ?

Après l'offensive, la reconstruction s'est faite lentement. Tous ont essayé de réparer leur maison de façon à pouvoir s'y réinstaller. Ensuite, la Croix-Rouge est intervenue pour nous aider. Ce dont je me souviens, c'est que nous avons tous dû nous faire vacciner. On nous a fait des piqûres, ce que nous n'apprécions évidemment pas trop. On nous a alors demandé si nous voulions les accompagner en Suisse. Ma mère nous a inscrits moi et mes deux frères aînés. Il est allé un mois à Küssnacht. Quant à moi, j'ai été emmenée avec un convoi pour trois mois à Bâle. J'ai eu la chance d'être reçue par de très braves gens qui m'ont bien entourée. Peu avant le retour programmé, je suis tombée malade et y suis restée finalement quatre mois.

Pourquoi cela a-t-il été organisé ?

La Croix-Rouge a organisé ce déplacement pour les enfants qui avaient vécu l'offensive. Nombreux étaient les enfants de Wiltz qui y ont participé.

Ce séjour vous a-t-il fait du bien ? En gardez-vous un bon souvenir ?

Oui, cela m'a fait beaucoup de bien. Ces gens étaient si gentils et sont venus nous voir régulièrement par la suite. Il en est finalement né une réelle amitié.

Qu'avez-vous fait durant votre séjour en Suisse ? Comment se passait votre quotidien ?

Les gens chez lesquels j'habitais vivaient en appartement au-dessus d'une boulangerie. La famille du boulanger était elle aussi très gentille et me laissait descendre chez elle. Je leur chipais en permanence des noisettes, ce que je n'oublierai jamais. Ils avaient de grands sacs remplis de noisettes, dont j'avais l'habitude de voler une poignée. Ils ont toujours fait semblant de me sermonner à ce sujet. Ils étaient vraiment très gentils. Nous avons été heureux de les recevoir régulièrement au Luxembourg par la suite.

Y avez-vous également fréquenté l'école ?

Je n'y suis pas allée à l'école, mais ne me demandez pas pourquoi. J'avais en effet une amie qui a fréquenté l'école à Bâle. Sans doute étions-nous trop éloignés d'une école, je n'en sais rien. Mais j'avais la chance que mon cousin de Wiltz ait lui aussi été amené à Bâle avec le même convoi. Il était hébergé

chez une veuve assez âgée qui ne parvenait pas vraiment à s'en occuper. Il était presque livré à lui-même. Les gens chez lesquels je vivais ont essayé de repérer la famille où il était hébergé et l'ont alors également accueilli chez eux. Ainsi, mon cousin était avec moi plus de la moitié de mon séjour là-bas. Deux enfants ensemble valent toujours mieux qu'un enfant laissé à lui-même. Nous y avons passé de beaux moments et j'en suis très reconnaissante à cette famille.

Peu avant la bataille des Ardennes, le père Noël américain est venu ici à Wiltz. Vous en souvenez-vous, peut-être avez-vous assisté à sa venue ?

Je pense qu'il n'y a eu à l'époque pas un seul enfant à Wiltz à ne pas y avoir assisté. Un des soldats américains postés ici était habillé en père Noël. Les soldats avaient rassemblé beaucoup de chocolat et de biscuits prélevés sur leurs rations. Cela s'est passé dans le château, occupé à l'époque par des bonnes sœurs. Ce sont elles qui avaient organisé cette fête et qui lui avaient procuré le costume. Tous les enfants pouvaient s'y rendre pour recevoir un petit sachet bien fourni du père Noël. Le père Noël américain a encore continué à venir à Wiltz durant de longues années.

Et vous-même, avez-vous aussi reçu un sachet ?

Évidemment. C'était un véritable événement. Cela faisait des années que je n'avais plus mangé de sucreries, ni chocolat, ni bonbons.

Ma mère faisait la lessive et le repassage pour les Américains pour gagner un peu d'argent. En contrepartie, les Américains nous donnaient des vivres. Vous pouvez vous imaginer que quatre enfants vous occasionnent pas mal de travail. Aussi ma mère m'a-t-elle appris dès mon plus jeune âge à faire de petits travaux. Nous avions de grands ciseaux. De temps en temps, il fallait recoudre un bouton aux vêtements lavés et repassés, ce qui était alors ma tâche. J'avais donc ces grands ciseaux, mais pas encore l'agilité pour m'en servir. Lorsque le soldat américain est venu récupérer sa chemise le lendemain, il m'a apporté de petits ciseaux qu'il m'a offerts. Grâce à ceux-ci, je parvenais mieux à couper le fil.

Et vous les avez toujours ?

Oui, je les ai gardés. C'est mon outil préféré.

Lorsque vous repensez aujourd'hui à l'époque de la guerre, quelles pensées vous viennent à l'esprit ?

Nous avons la chance d'y avoir survécu sans problèmes majeurs et d'avoir reçu beaucoup d'aide. À l'époque, on pouvait encore vraiment compter sur autrui.